# Théâtre Français. Début de mademoiselle Emilie Levert dans *Le Misanthrope* et *Les Trois Sultanes* [extrait].

Ce début, longtemps retardé par quelques obstacles secrets, n'en avait piqué que plus vivement la curiosité. Consacrée aux arts presque dès son enfance, d'abord suivante de Terpsichore dans son palis de l'Opéra, depuis attachée au service de Thalie dans sa petite maison de la rue de Louvois, la débutante n'est point étrangère aux théâtres : elle attendait qu'une heureuse occasion lui ouvrit l'accès de celui qui convient le mieux à ses talents ; et cette occasion est enfin venue.

Une foule nombreuse et brillante s'était réunie pour fête son apparition sur la scène française : Mlle Emilie Levert est très connue des amateurs ; et sans compter le mérite réel dont elle est pourvue, sa jeunesse et sa beauté sont de puissantes recommandations auprès du public, et des qualités précieuses qui aident beaucoup au succès : l'emploi qu'elle a choisi est le plus naturel à une actrice jeune et jolie. Le rôle de coquette n'est-il pas celui de toutes les belles ? Pour s'en bien acquitter, la plupart des femmes n'ont pas besoin de jouer la comédie ; mais il y a un genre de coquetterie plus raffiné, plus rare, qui n'a rien de commun avec la nature, et qui appartient tout entier à l'art : c'est la perfidie réduite en système, c'est le désir habituel de plaire avec le dessein formel de ne jamais aimer.

Telle est la Célimène du *Misanthrope*: elle n'aime personne, se moque de tout le monde, se repaît de la vanité de conquêtes, et met son bonheur dans le nom de ses amants ; aussi habile à les conserver qu'à les faire, jusqu'au moment où ses trahisons dévoilées l'exposent au mépris et à la risée de toute sa cour. Molière est le seul qui ait su tracer en grand le portrait d'une coquette. Les autres poètes comiques ne nous en ont laissé que des esquisses bien légères. Il est très remarquable que, dans le pays même de la coquetterie, nous n'ayons pas une bonne pièce dont le caractère principal soit celui d'une coquette. *La Coquette* de Baron est un ouvrage médiocre, qu'on ne joue plus ; et encore l'auteur, pour soutenir sa pièce, a-t-il été obligé de joindre à sa coquette une fausse prude dans *Le Misanthrope* de Molière, la Coquette n'est qu'un caractère secondaire. *La Coquettcorrigée* de Lannue, c'est qu'une petite folie qui devient sottement amoureuse d'un pédagogue fort ennuyeux ; et la pénitence de cette prétendue coquette tient presque autant de place dans la pièce que sa coquetterie.

La débutante, qui doit connaître les planches, n'a paru sur la scène qu'en tremblant, tant la perfection qu'exige le Théâtre Français inspire de terreur à ceux qui s'y présentent ! Bientôt rassurée par des applaudissements unanimes, elle a joué de manière à les mériter. Mlle Emilie Levert a de l'aplomb, de la fermeté, une bonne tenue ; elle se possède et s'écoute : son débit est juste, agréable, varié ; sa prononciation exacte. Elle a un ton d'enjouement, un sourire malin et une grâce particulière qui rendent son jeu très piquant. Dans tout le cours du rôle, qui est long et fatigant, elle ne s'est point démentie, et la constance des spectateurs à l'applaudit ne s'est jamais relâchée.

Fleury a joué le Misanthrope avec un talent supérieur ; il y a produit beaucoup d'effet ; et s'il n'a pas tout ce qu'exige la nature pour la perfection du rôle, il ne lui manque rien de tout ce que l'art peut donner. Mademoiselle Bourgoin, quoique chargée du très petit rôle d'Eliante, n'en a pas moins eu part aux honneurs de la soirée ; elle a une tirade à débiter qui, pour elle, vaut mieux qu'un grand rôle : elle met tant de grâce, de naturel et d'intéret dans ce morceau, qu'elle y est toujours applaudie autant qu'une débutante dans ses plus beaux moments.

Mlle Thénard a représenté la prude Arsinoé : Mlle Thénard est une très bonne confidente, elle joue très bien les caractères ; mais il y a certains rôles tels que celui d'Arsinoé, où elle s'approche trop de la caricature. Il n'est nullement vraisemblable qu'une prude qui est du monde, et qui cherche des amants, ait cet air et cette tournure. Le contraste avec Célimène est trop fort : bien loin de charger les personnages ridicules de l'ancien comique, il faut au contraire les adoucir, les ramener à la nature et à la vérité ; c'est en confondant ce comique avec la farce qu'on en a dégoûté le public. Desprez est très bien placé dans le rôle d'Oronte : il y peint au naturel cet amour propre inquiet, ombrageux et sensible d'un courtisan poète. Armand est très agréable dans le rôle d'un des marquis, et saisit fort adroitement le genre de fatuité des petits-maîtres de cette époque.

Roxelane est une coquette plus vive, plus brillante que Célimène, mais beaucoup moins vraie et moins profonde ; c'est plutôt une folle, une étourdie, qu'une coquette : il fallait compter beaucoup sur l'imbécillité de Soliman pour hasarder tant d'impertinences. Ce qu'il y a de piquant dans cette pièce, c'est l'alliance singulière de l'extravagance avec la raison de la légèreté avec le courage et la grandeur d'âme ; c'est un hommage continuel rendu aux grâces françaises, et une satire des mœurs et des usages des Turcs. L'auteur a voulu montrer que des êtres qui paraissent essentiellement voués à la frivolité, peuvent cacher sous l'apparence d'une aimable folie un fond solide de sagesse et de vertu. (...)